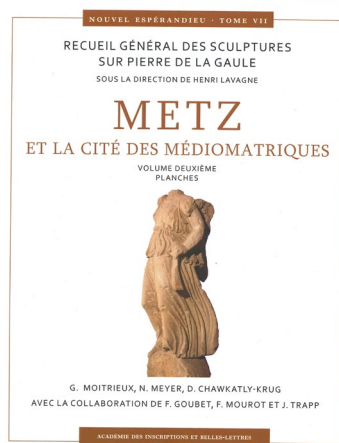
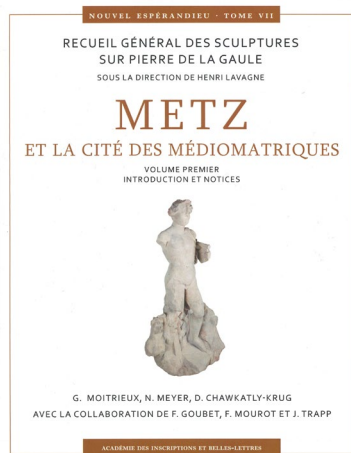


## Homage Henri LAVAGNE

Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule, Nouvel Espérandieu, sous la direction de Henri Lavagne, Metz et la cité des Médiomatriques, par Gérard Moitrieux, Nicolas Meyer, Diane Chawkatly-Krug, avec la collaboration de Francis Goubet, Franck Mourot et Julien Trapp, deux volumes, 2021.



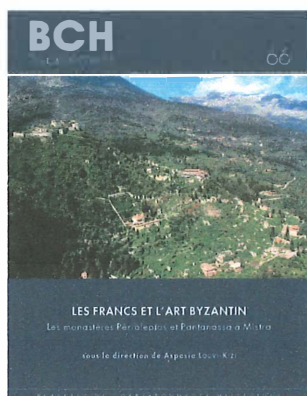
La collection du Nouvel Espérandieu s'enrichit d'un septième ouvrage composé de deux tomes, consacrés à la ville de Metz et à la tribu gallo-romaine des Médiomatriques. Le premier volume est celui des notices, au nombre de 1521 (564 pages) et le second renferme les images qui atteignent le chiffre de 1666 photographies, dessins et reproductions de gravures anciennes, regroupées sur 426 planches, toutes en couleurs. L'ensemble est dû à Gérard Moitrieux, auxiliaire de l'Académie, qui a fait appel à l'aide de deux archéologues locaux, N. Meyer, D. Chawkatly-Krug, et a bénéficié également de la collaboration de F. Goubet, F. Mourot, J. Trapp, avec des contributions de S. Blin, J. -M. Demarolle et B. Schnitzler. C'est un travail considérable, le plus important des volumes parus depuis le début de la collection et qui témoigne de la richesse en sculptures de cette région recouvrant les départements actuels de la Moselle et de la Meuse pour l'essentiel, mais également celui de Meurthe-et-Moselle, des régions de la Sarre, la Rhénanie-Palatinat et le Bas-Rhin (quelques notices). Emile Espérandieu dans sa première série, intitulée Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine, avait traité les sculptures de ces mêmes régions (avec des différences de localisations que l'auteur s'est appliqué à préciser) dans ses tomes V et VI pour la majeure partie, puis VII, VIII, IX pour les premiers rajouts, puisqu'on sait qu'à chaque parution d'un nouvel ouvrage, il s'astreignait à rajouter les notices qui manquaient dans les livraisons précédentes, ce qui rend la consultation de sa série si complexe.

Raymond Lantier, son successeur, ajouta encore quelques suppléments dans les volumes XIII et XIV, soit au total, 449 notices. La comparaison des chiffres est éloquente (449 contre 1521 aujourd'hui) et montre une fois encore que la reprise de ce recueil, qui avait tant apporté à notre connaissance de la Gaule romaine, était une initiative indispensable, que nous devons à Jean Leclant. La multiplication par trois du nombre des notices tient d'abord à la qualité extrême de l'enquête de Gérard Moitrieux qui a visité tous les musées et leurs réserves souvent peu accessibles, tous les sites pouvant comporter encore des sculptures conservées sur place dans des dépôts et même les représentations gravées sur la pierre en milieu naturels, qui avaient souvent été négligées jusqu'ici. Il est plus que probable que l'exhaustivité de l'enquête est atteinte. Elle l'est également grâce aux dépouillements systématiques des ouvrages savants, qui, depuis depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, ont accumulé les dessins et les gravures, et dont l'auteur a tenu le plus grand compte, non sans souligner les déformations iconographiques dues aux habitudes des dessinateurs et graveurs du temps, qui ont parfois cédé à leur virtuosité au burin. Dans ce domaine des déformations, voire des contrefaçons, les épigraphistes modernes (dont le regretté Y. Burnand) avaient déjà mis en garde sur le grand nombre de textes inexacts rapportés par les érudits des siècles passés. Pour pallier au maximum ces travers, l'auteur a donné les descriptions les plus minutieuses de chaque

sculpture, particulièrement lorsque les photographies étaient le seul témoignage de pièces disparues.

Metz avec ses 422 sculptures tient la place majeure puisqu'elle occupe le tiers du volume, et les autres monuments sont répartis sur le territoire concerné avec une densité à peu près régulière, certains sites ayant davantage de sculptures comme celui du Hérapel qui en compte 69 ou Senon 24. On relèvera aussi que le pourcentage des pièces disparues ne dépasse pas 30%, ce qui est le chiffre moyen déjà constaté dans les six premiers volumes de la collection. Les pièces recueillies et dont l'iconographie reste identifiable sont d'un intérêt iconographique remarquable pour bien des domaines. En matière de religion, les divinités sont très nombreuses avec une prépondérance de Mars, très fréquent à Metz même et dans la partie vosgienne ; Epona, par l'abondance de ses témoignages, se révèle une nouvelle fois comme une des divinités féminines majeures de la Gaule. Les cartes de répartition pour les trouvailles d'Apollon, Hercule, Minerve et Mithra sont également très révélatrices. Mithra lui-même est représenté avec éclat par 7 sanctuaires importants et on peut penser que la présence militaire dans la région peut en expliquer l'importance. Un autre domaine de représentations retiendra l'attention des spécialistes: les scènes de la vie quotidienne, et particulièrement celles des métiers, dont les images, parfois très discutées, ne sont pas sans apporter de nouvelles informations sur les travaux et les jours de ces populations en partie montagneuses et dont la romanisation a été intense. La collection du Nouvel Espérandieu se poursuivra avec la parution prochaine du volume consacré à la cité voisine (et rivale) des Médiomatriques, celle des Triboques dont Strasbourg, Brumath et Saverne constitueront les points forts.

Hommage de la part de Jean-Pierre SODINI



J'ai l'honneur de présenter à l'Académie le livre de Mme Aspasia LOUVI-KIZI (ALK) intitulé *Les Francs et l'art byzantin. Les monastères [de la] Peribleptos et [de la] Pantanassa à Mistra*, BCH Supplément 66, École française d'Athènes, 2022, un vol. 21 x 29cm, XIV - 400 pages, 208 figures couleur et plans, index. L'autrice fut l'un de mes premiers étudiants à Paris-I. Née à Sparte, elle voulut se consacrer au site de Mistra, tout proche, et se lança dès sa maîtrise dans la description des monuments religieux de cette ville médiévale superbe. Elle consacra la thèse qu'elle y soutint en 1980 sous ma direction au monastère de la Péribleptos. Elle l'a remanié et y ajoute dans le présent ouvrage l'étude de la Pantanassa (Vierge souveraine) monument achevé à la même époque. Rédigé parallèlement à sa carrière d'archéologue-byzantiniste menée dans divers organismes helléniques consacrés aux musées et au patrimoine, le livre est paru en 2019 aux presses de l'Académie d'Athènes sous le titre *Η Φραγκική πρόκληση στον Βυζαντινό Μυστρά* (Le défi franc dans la Mistra byzantine).

Il faut savoir gré à la Direction de l'École française d'Athènes, qui promeut désormais activement les recherches sur la Grèce médiévale, d'en assurer aujourd'hui cette édition française. Cette traduction s'imposait d'autant plus que l'étude met en lumière l'influence des relations politiques tissées entre le despotat de Morée et l'Orient latin et leur traduction artistique. En étudiant le cas emblématique de ces deux monuments grecs, qui sont les seuls du site à présenter des traces d'influences occidentales et permettent de mettre en valeur les traces de l'art gothique de Chypre sur le site de Mistra, Mme Louvi cerne au plus près une question fort débattue en reprenant méthodiquement tous les indices connus ou plus neufs et en les analysant très soigneusement. Alors que les études antérieures attribuaient de manière vague les transformations de ces bâtiments au contexte général, elle a réussi à les dater du despotat de Manuel Cantacuzène (1349-1380) et à les attribuer à sa femme Isabelle de Lusignan, fille d'un éphémère roi de Petite-Arménie, aux liens familiaux étroits avec la cour byzantine. Dans un premier chapitre elle rappelle brièvement les faits historiques qui entourent la fondation de ces deux monastères : les deux guerres civiles qui scellèrent, conjuguées avec la peste, la fin de Byzance mais firent de la province turbulente du Péloponnèse un despotat de Morée autonome confié par Jean VI Cantacuzène à son fils en 1349. Le mariage de Manuel Cantacuzène six ans plus tard avec la princesse Isabelle de Lusignan, fille du roi de Petite-Arménie, possessionnée en Chypre et à Rhodes, renforça le pouvoir du nouveau despote auprès des propriétaires terriens grecs et lui permit de conclure des alliances avec les chefs latins de la partie nord de la péninsule. Il exerça son pouvoir en maintenant des liens avec la cour impériale, après la mise à l'écart de son père Jean VI, et l'installation définitive de Jean V Paléologue sur le trône. Durant le long règne de Manuel,



Mistra jouit d'une certaine prospérité. Isabelle avait aussi des liens familiaux étroits avec les princes d'Achaïe. La question de l'Union des Églises se posait de manière forte et Isabelle de Lusignan entretenait des rapports étroits avec le pape lui-même. Elle joua un rôle important au sein du despotat et dans l'essor de Mistra. Le chapitre 2 relate en détail la vie romanesque d'Isabelle de Lusignan, sa généalogie gréco-franque, sa jeunesse passée en Petite-Arménie puis à Constantinople à la cour impériale, la parenté ou les alliances familiales avec les Cantacuzènes et les Paléologues, son attachement à la confession catholique et ses appels au pape pour obtenir du roi de Chypre les biens qui lui revenaient dans la succession de son père et lui assuraient des rentes substantielles mises à profit dans les constructions de Mistra. Il rappelle le rôle politique de cette *despoina* énergique qui aide les Hospitaliers à payer les 9 500 ducats d'or de rançon du grand maître Juan Fernandez de Heredia, livré par les Albanais aux Ottomans ou s'entremet pour faire libérer son cousin Léon otage des Mamlouks. Les archives vénitiennes explorées par Th. Ganchou sont invoquées enfin pour apprendre que décédée sans enfants en 1407 Isabelle avait légué à l'empereur Manuel II Paléologue, son neveu par alliance, les bijoux et l'argenterie qu'elle avait préservés en Crète. Les chapitres 3 et 4 analysent successivement les deux monastères tout en comparant leurs aménagements avec ceux d'autres églises de la même période. Situé au Sud-Est, sur un terrain accidenté, le katholikon de la Péribleptos, de plan en croix grecque inscrite à deux piliers de type provincial n'a pas de narthex en raison du relief. Le mur sud est orné d'une plaque comportant le blason de Manuel, soit un modèle occidental, qui portait sans doute celui d'Isabelle. Ce dernier blason, qui était celui des Lusignan, a été soigneusement effacé, peut-être dès le départ des Cantacuzènes de Mistra, de même que le nom et la couronne de Manuel sur la plaque de son blason. Les travaux de D. Mouriki et d'autres études ont daté précisément les belles fresques de l'église du troisième quart du XIV<sup>e</sup> s. ce qui correspond bien à l'activité du couple. La position isolée du monastère, doté de fortifications propres et d'une entrée centrale indépendante avec des signes occidentaux (blasons) trahit une coexistence mal vécue par les orthodoxes. Mme Louvi rétablit l'histoire des restaurations successives de l'édifice notamment à partir des dessins de Millet conservés à l'EPHE qui fournissent aussi des informations inédites prouvant la similitude et par conséquent la contemporanéité de chapiteaux provenant respectivement de la Péribleptos et de la Pantanassa. Son examen des archives Fourmont (1730) à la BnF lui révèlent des inscriptions avec le nom et le monogramme de Manuel Cantacuzène au palais de Mistra et à la Pantanassa.

Ce monastère (ch. 4) a été construit dans une position éminente, sur une pente abrupte du flanc de la montagne de Mistra. Mme Louvi démontre que le monastère accueillit à partir de 1365 une petite communauté d'hommes placée sous le vocable du Christ Zoodotis et directement rattachée au patriarcat de Constantinople.

Le bâtiment a connu trois phases de construction. Avant 1355, le katholikon ne comprend pas d'élément occidental ; c'est une vaste église à croix inscrite à quatre colonnes en appareil cloisonné. La deuxième phase, datée par l'auteur de 1361-1365, est marquée par la construction d'un clocher d'inspiration clairement occidentale, et il peut s'agir d'une construction faite sur les indications d'ouvriers chypriotes présents sur le chantier. Un escalier étroit permettait d'accéder à l'étage du katholikon à partir duquel le couple des despotes pouvait suivre les offices. Ce nouveau registre supérieur de l'église associait des éléments morphologiques byzantins et gothiques sur le côté est de l'église. Dans une troisième phase, qui correspond à peu près à l'état actuel, la Pantanassa de Mistra, comme les Agioi Apostoloi de Leontari, fut transformée en église de type mixte à la structure complexe, basilique à trois nefs au rez-de-chaussée avec une couverture en croix inscrite à cinq coupoles à l'étage et adjonction de tribunes en forme de *Pi*, à l'imitation de Sainte Sophie et



adjonctions d'éléments byzantins dans les arcs gothiques subsistants. Les tribunes communiquent avec l'étage situé au-dessus du narthex. L'imposte du troisième chapiteau est ornée de palmettes où ont été gravés dans des médaillons sur les quatre faces le nom du protostrator Ioannès Frangopoulous célébré comme fondateur par une autre inscription sur la corniche de la coupole. Le personnage est attesté en 1443 et 1444 et la transformation de la Pantanassa doit être datée de la fin du despotat de Théodore II Paléologue, étalée sur une quinzaine d'années avant 1443. Ce type architectural permettait aux despotes de Mistra de suivre la liturgie comme les empereurs de Constantinople entourés des dignitaires de la cour impériale. Il contrastait avec le fait que Manuel Cantacuzène et Isabelle de Lusignan se contentaient d'un petit espace au-dessus du narthex du catholicon du monastère Zoodotou ou de l'espace surélevé pratiqué dans le rocher à la Péribleptos. La simultanéité de la transformation de la basilique de la métropole et du katholikon du monastère le plus important de Mistra montre que les deux donateurs souhaitaient effacer le passé des deux monuments et se mettre en avant sur ces monuments et les préparer à accueillir un repli de Constantinople à Mistra devant la pression turque.

Le cinquième et dernier chapitre conclut sur l'œuvre de bâtisseurs de Manuel Cantacuzène et d'Isabelle de Lusignan qui en trente ans de règne donnèrent « forme à la cité de Mistra ». À cette époque, seules quelques maisons existaient autour de la Métropole et du monastère du Brontochion et au-dehors, au dessous du château de Villehardouin. Nous ignorons s'il y avait des constructions dans la zone du palais et leur aménagement. Le bâtiment A du Palais, qui comportait des éléments occidentaux introduits par Isabelle, tel l'introduction du blason.. La présence d'Isabelle à Mistra comme *despoina* s'affirma davantage après la fondation du monastère de la Péribleptos et la construction du clocher du monastère Zoodotou, où travaillèrent vraisemblablement des artisans venus de Chypre. Le monastère de la Péribleptos, situé hors les murs, constitua peut-être un centre de culte latin. Son isolement marquait « un voisinage paisible » avec la communauté orthodoxe. Isabelle tout en restant attachée à la foi catholique de son père, participait aux cérémonies religieuses des orthodoxes et reçut le baptême orthodoxe en 1374/1375 sous le prénom de Marie. La coexistence des traditions grecques et latines se traduisit par différentes combinaisons : monuments purement francs (architecture gothique adaptée par une main-d'œuvre locale), monuments franco-byzantins résultat d'une coopération plus longue entre Francs et locaux (église de Merbaka).

Les monastères de la Péribleptos et de la Pantanassa constituent une expérience particulière où l'introduction d'éléments latins au cœur du pouvoir byzantin dans le Péloponnèse fut délibérée et illustre une politique de rapprochement et d'union des églises, accompagnée de la présence d'intellectuels comme Demetrios Cydonès ou de copistes éminents comme Manuel Tzykandilès qui produisit vraisemblablement à Mistra en 1361-1363 le fameux manuscrit Par. Gr. 135 du livre de Job dont les miniatures contiennent des traits nettement occidentaux.

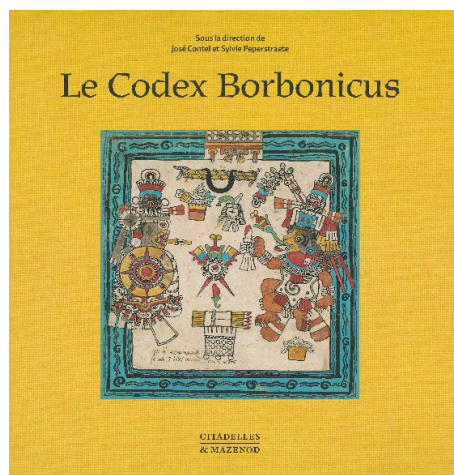
Toutefois, cette politique pro-occidentale ne plut pas forcément et la trace d'Isabelle disparut très vite après son départ de Mistra, à l'exception de deux fragments d'architrave marqués de son monogramme, de son nom hellénisé Ζαμπεας ντε Λεζηναιω sur une inscription d'un épistyle brisé de la Métropole de Mistra orné du blason des Lusignan

Le despotat de Manuel Cantacuzène et d'Isabelle de Lusignan laissa une marque indélébile sur les monuments de Mistra. Aucune des neuf églises connues de Mistra ne fut construite par les despotes paléologues qui leur succédèrent. Le grand mérite de Mme Louvi est d'avoir dans ce livre, où elle trace l'idéologie des donateurs à travers leurs créations artistiques et l'architecture de leurs fondations, étroitement associé l'analyse archéologique et l'analyse

historique, à partir d'une recherche documentaire et archivistique approfondie, pour restituer une époque d'échanges culturels et sociaux intenses entre un isolat byzantin exceptionnel et le monde de l'Orient latin.

1832 mots 11733 signes

## Hommage Dominique MICHELET



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de leurs deux directeurs scientifiques, José Contel et Sylvie Peperstraete, l'ouvrage *Le Codex Borbonicus*, publié par la maison Citadelles & Mazenod en partenariat avec l'Assemblée nationale en décembre 2021 (256 pages, nombreuses figures dans le texte, notes, bibliographie sélective, index des noms propres).

Cette publication constitue un événement éditorial majeur en raison de sa qualité et de son accessibilité, mais elle livre aussi à ses lecteurs un outil essentiel pour entrer dans la connaissance de la religion aztèque préhispanique. De fait, les directeurs scientifiques du volume, auxquels s'est jointe l'ethnohistorienne Jacqueline de Durand-Forest, proposent ici une lecture et une interprétation d'un manuscrit pictographique exceptionnel. Exceptionnel, ce manuscrit l'est en effet parce qu'il est le seul à sujet religieux qui ait été conservé, datable des années qui entourent la conquête espagnole et composé très vraisemblablement dans le bassin de Mexico, peut-être dans le sud de celui-ci et, en tout cas, au cœur du monde mexicain<sup>1</sup>.

Son support est une bande de plus de 14 mètres de long, formée de couches de papier d'écorce de ficus, écrasées par battage et ainsi solidarisées entre elles. Son pliage en accordéon détermina originellement 40 pages pratiquement carrées (environ 40 cm de côté chacune), mais à ce jour les deux premières pages et les deux dernières manquent. Enduites de gypse, les surfaces du support furent ensuite couvertes d'inscriptions et de peintures sur un seul côté, et ce, d'après les styles des images, probablement par deux groupes distincts de *tlacuiloque* (scribes-peintres). La richesse des contenus et la qualité des graphies et peintures — avec en particulier d'extraordinaires couleurs — ont conduit de nombreux chercheurs à considérer ce manuscrit comme insurpassé.

Sa confection eut lieu certainement après 1507, date de la réforme calendaire introduite par l'empereur Motecuhzoma Xocoyotzin, mais au plus tard dans les toutes premières années de l'époque coloniale (décennies 1520 et 1530). Si l'on ne connaît pas précisément la façon dont le document parvint en Europe, on sait toutefois qu'au moins dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, il était présent dans les archives de l'Escurial. Mis en vente publique à Paris en 1826, il fut alors acquis par Pierre-Paul Druon, bénédictin de Saint-Maur devenu directeur de la bibliothèque de la Chambre des députés, future bibliothèque du palais Bourbon.

Ce n'est qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que le codex Borbonicus commença à être commenté et publié. La première étude importante qui lui fut consacrée, celle de l'érudit mexicain Francisco del Paso y Troncoso (1898), précéda d'un an seulement la première reproduction du

---

<sup>1</sup>. Pour certains toutefois, dont un des deux éditeurs, la présence du glyphe désignant l'offrande de maïs tendre (*Xilomaniliztli*) pour représenter la fête du second « mois » de l'année solaire pourrait le désigner comme originaire du secteur de Tlaxcala-Puebla, la fête du même mois à Mexico-Tenochtitlan s'étant plutôt appelée *Atlcahualco* (« la retenue » ou « l'arrêt des eaux »).



document lui-même, publiée sous l'égide d'Ernest Théodore Hamy et accompagnée d'un bref commentaire de celui-ci. Deux autres « éditions » du document seulement ont vu le jour jusqu'à celle d'aujourd'hui : celle de l'Akademische Druck- u. Verlagsanstalt parue en 1974 à Graz, fac-similé accompagné d'un commentaire en allemand de Karl Anton Nowotny et de Jacqueline de Durand-Forest ; et le livre « explicatif » en espagnol, illustré, que l'on doit à Ferdinand Anders, Maarten Jansen et Luis Reyes García, publié en 1991 dans le cadre des célébrations du 5<sup>e</sup> centenaire de la découverte du Nouveau Monde. C'est dire que l'ouvrage d'aujourd'hui est plus que bienvenu. On doit aussi souligner le tour de force éditorial qu'il représente, car, si une version « haut de gamme » en est accessible, dotée d'un fac-similé incomparable techniquement mais cher, il est parfaitement possible d'acquérir, pour un prix très modeste, le volume de commentaires formidablement illustré : non seulement tous les folios du manuscrit y sont reproduits en couleurs dans un assez grand format (quoique inférieur aux originaux), mais une part considérable des détails fait aussi l'objet d'images à part, assorties souvent de précieuses légendes explicatives — c'est le cas tout particulièrement pour tous les éléments dits « annexes » qui figurent dans les planches principales de chacune des treizaines à côté des images des divinités tutélaires.

Le manuscrit, en effet, se compose de quatre parties, la première d'entre elles étant consacrée aux vingt treizaines du calendrier rituel et divinatoire dont l'aire mésoaméricaine s'était dotée au moins 20 siècles avant la conquête espagnole<sup>2</sup>. Ce calendrier combine une série de chiffres de 1 à 13 et vingt noms de jours rangés dans un ordre immuable, ce qui détermine que la répétition d'un jour, doublement qualifié par son nom et son chiffre, ne se produisait que tous les 260 jours. Dans ce calendrier, dit *tonalpohualli* (« le compte des jours-destins »), l'assemblage mis en avant était la treizaine, ou groupe de treize jours. Chacune des dix-huit premières pages du codex est ainsi consacrée à une treizaine. Chaque treizaine, désignée par le nom de son premier jour, était placée sous la tutelle d'une ou plusieurs divinités. Le nom même de la treizaine qualifiait globalement la période, mais chaque jour à l'intérieur du groupe avait aussi son importance pour classer chaque unité quotidienne en faste, néfaste ou indifférente. La présentation commentée et interprétée de chaque treizaine dans cette édition est évidemment systématique et elle vise à reconstituer toutes les clés de lecture qui pouvaient être celles des prêtres-devins préhispaniques pour déterminer la volonté des dieux et le destin des hommes. Si tout n'est pas encore parfaitement clair dans ces pages du codex, la base de données constituée et offerte de façon clairement exemplaire aux lecteurs de cette édition facilitera certainement à l'avenir des progrès dans la reconstitution des règles de la mantique indigène.

Le second type de calendrier en usage dans toute la Mésoamérique était, lui, d'ordre solaire. La série des vingt noms de jours que l'on peut considérer ici comme l'équivalent d'un mois, en se répétant dix-huit fois avec cinq jours supplémentaires extra-mensuels, constituait une année solaire assez précise. Les mois (ou vingtaines), chacun doté d'un nom — souvent en rapport avec les saisons qui modèlent le cycle agricole —, étaient la base d'un calendrier rituel annuel, chaque mois étant marqué par un ou plusieurs rites majeurs. C'est l'évocation de cette série de fêtes et de cérémonies mensuelles qui forme la 3<sup>e</sup> partie du manuscrit, soit une quinzaine de folios. Là encore, la présentation des matériaux graphiques figurant sur les pages

---

<sup>2</sup>. La disparition des deux premiers feuillets du manuscrit fait qu'en réalité seules dix-huit des vingt treizaines sont représentées.



du codex est idéale et les commentaires interprétatifs fournis offrent un bon état des connaissances dans la compréhension du document. Ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est que tous les mois et les fêtes qui leur étaient attachées sont traités de la même manière. En outre, tout comme dans la section consacrée aux treizaine, des comparaisons avec d'autres documents concernant les mêmes sujets (qu'ils proviennent de la tradition pictographique indigène ou des chroniques espagnoles) sont partout mises à contribution pour élargir le champ des interprétations.

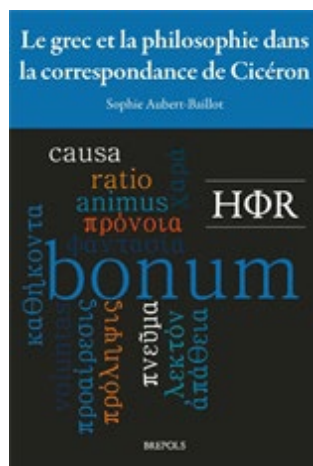
La combinaison entre calendrier divinatoire (de 260 jours) et calendrier solaire (de 365) définit, comme c'est bien connu, un des cycles indigènes les plus importants : c'est en effet seulement au bout de 52 années solaires — et de 72 années divinatoires — que se répétait un jour doublement désigné dans les deux calendriers. C'est à ces grands cycles que sont consacrées les deux planches du centre du codex et les deux finales.

L'adjonction aux présentations et lectures des quatre sections du manuscrit de trois composantes supplémentaires renforce encore l'intérêt de l'ouvrage : il s'agit d'une introduction extrêmement stimulante (de Danièle Dehouve) et de deux chapitres très importants : le premier, co-signé par Anne Michelin et Fabien Pottier, du centre de recherche sur la conservation du Muséum national d'histoire naturelle, présente les résultats entièrement novateurs de l'étude physico-chimique qui a pu être faite sur les matériaux utilisés dans la confection du codex ; le second est une brillante démonstration de Guilhem Olivier sur les liens fondamentaux qui, ici comme ailleurs, peuvent être établis entre écriture et divination.

Superbement et intégralement illustré, mais accessible à toutes les bourses, analysé de façon parfaitement ordonnée autant dans ses aspects généraux que dans ses multiples détails, *Le Codex Borbonicus* publié par les éditions Citadelles & Mazenod et l'Assemblée nationale est vraiment une porte d'entrée magistrale dans le monde religieux aztèque.

## Hommage Carlos LÉVY

Sophie Aubert-Baillet, *Le grec et la philosophie dans la correspondance de Cicéron*, Turnhout, 2021, Brepols, 696 pages, ISBN 978-2-503-59155-1



J'ignore si la norme est encore valable, mais tous ceux qui ont fait du thème latin « à l'ancienne » savaient qu'il était fortement conseillé d'utiliser le vocabulaire du Cicéron des discours et des œuvres philosophiques, celui de la correspondance étant considéré comme moins classique, plus relâché. Il sera difficile de maintenir cette position après la lecture du livre de Sophie Aubert-Baillet (SBA dans la suite du texte), tant il est vrai qu'il renouvelle complètement l'approche linguistique de la correspondance, en montrant que, si les différences sont indéniables, il n'existe pas pour autant de véritable solution de continuité entre celle-ci et le langage plus savant, et formellement plus rigoureux, des grands traités philosophiques. Dès la première phrase de l'introduction de cet ouvrage, sa *uarietas* est définie avec précision, puisqu'il nous est dit qu'il se situe « au carrefour de plusieurs disciplines : la linguistique, la littérature antique, la philosophie grecque et romaine, ainsi que l'histoire prosopographique et culturelle de Rome à la fin de la République ». Un tel programme aurait pu sembler excessivement ambitieux, surtout venant d'une jeune chercheuse, internationalement reconnue il est vrai, mais il convient de dire d'emblée qu'il est réalisé avec une parfaite maîtrise de tous ses éléments. L'exceptionnelle connaissance d'une immense bibliographie n'a d'égale qu'une capacité tout aussi rare à définir des orientations nouvelles. Au cœur de cette recherche le bilinguisme gréco-latin, dont SPA expose en introduction, avec une grande clarté et une parfaite connaissance des fondements théoriques, les tenants et les aboutissants. Plus précisément, le « code-switching », caractéristique du bilinguisme individuel cicéronien, ainsi distingué du bilinguisme social et du bilinguisme stylistique. S'il y a un reproche que l'on peut faire à celle qui a écrit ce livre admirable, c'est précisément d'avoir choisi d'employer cette expression anglaise, il est vrai quasiment universelle chez les linguistes, au lieu des équivalents français qui sont donnés à la page 12 : « changement de code » et « alternance codique ».

La première partie est consacrée à l'analyse formelle et prosopographique du corpus. Dans un premier chapitre, SBA recense avec une minutie et une rigueur remarquables les termes grecs susceptibles d'une interprétation philosophique dans la correspondance. En effet, six points ont été sélectionnés : la date et le lieu de rédaction des lettres où figurent les termes grecs, puis la référence de la lettre, les mots et les expressions en langue grecque, les philosophes grecs et, le cas échéant, les ouvrages philosophiques contemporains. Quelques problèmes de détail, comme l'exclusion des termes translittérés en latin, alors que la tradition manuscrite peut très bien comporter des mots tantôt en caractères grecs, tantôt translittérés, et celle de l'expression καθολικόν ἀξίωμα (règle générale), certes surtout présente dans le domaine de la médecine, mais qui sera également souvent utilisée dans les textes néoplatoniciens. Il n'est donc pas totalement impossible que Cicéron ait pu la recevoir de ses maîtres académiciens. Les conclusions tirées de ces tableaux sont très éclairantes, la principale étant selon nous que les mots grecs sont concentrés dans la période d'élaboration des traités philosophiques de la dernière période, autrement dit de 46 à 44, ce qui confirme l'unité de l'œuvre.

Un second chapitre est consacré à une approche d'abord grammaticale du corpus. Il s'est donc agi de catégoriser les occurrences – substantifs, adjectifs, adverbes et verbes, titres

d'ouvrages, groupes nominaux, groupes prépositionnels et propositions, proverbes ainsi que les citations en vers et en prose – de façon à préciser les statuts des citations, mentions ou allusions. Cette recherche est suivie d'une enquête sur les modalités d'enseignement et/ou de transmission, au gré de la fréquentation des bibliothèques ou de consultations d'ouvrages. Tout particulièrement importantes dans ce chapitre sont les pages consacrées aux proverbes, p. 155-172, expression d'une culture à la fois populaire et savante. En effet, aux proverbes à proprement parler sont adjointes des formules d'allure proverbiale, tirées d'œuvres littéraires. De même pour tout ce qui concerne l'accès au savoir philosophique, qu'il s'agisse de l'enseignement oral ou de la transmission écrite, SAB fournit aux historiens de l'enseignement et de la culture antiques une foule d'informations de première main. L'aménagement des villas exigeait l'achat de nombreuses bibliothèques et œuvres d'art, or il n'est aucune œuvre qui nous informe avec tant de précision sur ces transactions et ces déménagements que la correspondance de Cicéron. On sait l'usage qu'en a fait Carcopino pour dévaloriser la personnalité de l'orateur-philosophe, ne voyant dans tout cela que l'appât du gain. Mais, dans la tradition de l'importance accordée par P. Boyancé à la mémoire dans la transmission des opinions philosophiques, contre le culte de l'écrit qui caractérisait la Quellenforschung, SBA souligne à juste titre que, de ce point de vue, Cicéron se trouvait au carrefour d'une double tradition, dont il a fait le meilleur usage : celle du platonisme, car on sait la préférence donnée à l'oral par Platon dans le *Phèdre*, 275 a-b, et celle de l'art de la mémoire, qui constituait l'une des cinq catégories de rhétorique.

Le troisième chapitre, « Identités, fonctions, langages », est celui d'une prosopographie ciblée, puisqu'elle concerne les treize correspondants avec lesquels Cicéron échangeait des lettres contenant des termes grecs appartenant, de manière plus ou moins explicite, au registre de la philosophie. À travers cette recherche si précisément définie, c'est en réalité un tableau très vivant et remarquablement documenté de l'aristocratie intellectuelle de la fin de la République qui nous est offert. À notre connaissance, c'est la première fois qu'une telle entreprise est ainsi menée, aboutissant à des résultats qui complètent l'ouvrage, devenu classique, de E. Rawson, *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, dont les analyses se trouvent prolongées et affinées. Une importance particulière est accordée, à juste titre à la notion de *persona*, qui, en raison de la distance géographique des correspondants et du décalage temporel entre l'envoi de la lettre et la réception de la réponse, trouve dans la correspondance une profondeur de champ particulière. Les présentations de personnages qui nous sont données ne se réduisent jamais à des accumulations d'indications biographiques. Pour chacun d'eux SAB fait preuve d'une capacité d'évocation exceptionnelle, resituant chacun d'entre eux dans le contexte social, politique, mais aussi intellectuel, avec autant d'importance pour la rhétorique que pour la philosophie. Et l'analyse psychologique des liens les unissant à Cicéron ou des différends, le plus souvent feutrés, les éloignant de lui est d'une insurpassable finesse.

La deuxième partie est consacrée aux sources philosophiques du grec dans cette correspondance. Tâche d'une grande difficulté, car la référence aux sources indique le souci de précision, alors que c'est surtout la fluidité des notions qui apparaît à l'analyse. Pour ne prendre qu'un exemple, p. 294, « lorsque Cicéron mentionne dans ses lettres *to kalon*, autrement dit la beauté morale, il fait référence à la fois au vocabulaire éthique de Platon et des Stoïciens, voire à celui d'un Platon stoïcisé ». On pourrait aussi évoquer la *parrhèsia*, ce franc-parler, certes présent chez Platon, mais qui deviendra omniprésent dans les doctrines hellénistiques. Lorsque Cicéron cite cette notion en grec dans sa correspondance, a-t-il en tête l'interprétation platonicienne, ou ses variations hellénistiques, il n'est pas aisé de trancher. D'où, comme le dit fort bien SAB, la difficulté extrême « de démêler l'écheveau des références philosophiques dans la correspondance ». Mais difficulté ne signifie pas impossibilité et l'on peut dire, pour reprendre une expression chère à Platon que SAB est allée aussi loin que possible, *ôs kata*



*dunaton*, dans la réalisation de ce travail. On lui saura gré d'avoir fait les meilleurs choix, par exemple en associant Platon, les Socratiques et les Académiciens, ce qui permettait une approche généreusement diachronique, au lieu de se cantonner dans une démarche analytique qui aurait artificiellement isolé l'auteur de la *République*. Et lorsqu'il est question de Platon lui-même, SAB, pour capter le sens de son utilisation par Cicéron, multiplie les perspectives et les points de vue. Nulle hétérogénéité, mais la conviction que Platon n'est nulle part ailleurs que dans cette sorte de kaléidoscope. Entre autres approches, celle du Platon *auctor*, autrement dit celle du Platon littéraire, trop souvent oublié par les philosophes, pour lequel il aurait fallu signaler, c'est l'une des très rares lacunes bibliographiques de l'ouvrage, le livre de Jean Laborderie, *Le dialogue platonicien de la maturité*, Paris, Les Belles Lettres, 1978. Ou encore, le « Platon stoïcisé », que nous connaissons mieux maintenant grâce aux études récentes de Gretchen Reydam-Schils, mais dont, à notre connaissance, personne n'avait jamais parlé à propos de la correspondance. Tout particulièrement intéressante est l'analyse de la manière dont Platon a permis à Cicéron de penser en profondeur l'actualité d'une *res publica* moribonde, voir notamment « Platon face à César », p. 311, César à propos duquel l'Arpinate utilise un mot promis hélas à une belle postérité tout au long de l'histoire, celui de « contrainte persuasive », *πειθανάγκη*, terme que l'on retrouvera en abondance à l'époque byzantine. Cependant, si ce mot est absent du corpus platonicien, il ne s'agit cependant pas d'un « néologisme » à proprement parler, puisqu'il est utilisé par Polybe, XXI, 42, 7. En ce qui concerne les Académiciens, on saura gré à SAB de ne pas s'être contentée des occurrences fréquentes dans les lettres qui ont précédé la rédaction des *Académiques*. Grâce à l'analyse d'un texte bien peu connu, Stobée, *Ecl.* II, 7, 2, elle a pu approfondir l'une des questions les plus difficiles et les plus irritantes de l'érudition cicéronienne, celle de la relation du philosophe à son maître, à la fois admiré, encensé et bien peu explicitement évoqué. De même, s'il est vrai qu'à propos des Stoïciens et des Épicuriens, SAB avançait en terrain connu, grâce à la profusion de publications sur la philosophie hellénistique qui a caractérisé ces dernières décennies, en revanche, la relation à la fois linguistique et philosophique de Cicéron à Aristote restait à explorer en profondeur. À côté de développements sur des thèmes plus classiques, notamment dans le domaine de l'éthique et du politique, les pages (461-474) consacrées à la notion de *problēma* sont tout simplement admirables. Ajoutons pour terminer que, si le qualificatif d'« intraduisible » est très rare dans ce livre, il est employé à bon escient à propos de la *philostorgia* stoïcienne, pour l'analyse – lumineuse – de laquelle Cicéron fait appel, p. 591-612 à Fronton, et cela change tout.

Cette recension ne donne qu'une faible idée des mérites de cet ouvrage, dont il est d'ores et déjà possible d'affirmer qu'il fera date dans les études cicéroniennes. Sophie Aubert-Baillet s'inscrit dans la lignée des grands cicéroniens français, Pierre Boyancé, Pierre Grimal, Alain Michel. Il est réconfortant, en ces temps à tous égards troublés, de constater que la relève est assurée avec tant de savoir, d'intelligence et de générosité.